

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Emmanuel MOUNIER

Françoise

(Textes tirés de “Mounier et sa génération”,
Seuil, 1956)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1972, tome 68, p. 67-72

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Françoise

Toute souffrance est un scandale. Celle des enfants nous révolte. A tel point que supprimer l'enfant (avant ou après sa naissance) s'offre à certains comme la solution du problème.

Emmanuel Mounier a connu avec sa femme le drame des parents en face d'un enfant malade, progressivement déformé par la souffrance, puis définitivement incurable. Avec elle il a vécu cette Passion en chrétien. Sa voix nous paraît importante dans certains débats de notre temps (euthanasie, avortement...). C'est pourquoi nous publions quelques pages où il parle de Françoise, sa fille martyre :

Soucis

« Maintenant, mon vieux, nous avons des **soucis**. La petite Françoise a on ne sait quoi. Trois médecins consultants n'y voient pas encore clair. Quelque chose comme une vague infection diffuse dans le système nerveux central (tous recoupements faits, il s'agirait sans doute d'irritation méningée diffuse post-vaccinatoire très rare)... Rien de précis et d'immédiatement dangereux, mais cette imprécision même, cette localisation nous fait diablement du souci. J'ai quelque idée que ton Dieu est le même que le mien. Dis-lui d'être gentil... » (10 octobre 1938, à *Emile Albert Niklaus*)

Une plus grande joie

« Tout est possible avec les données que nous aurons. Par un côté, la foi m'apparaît comme l'univers où il n'y a pas de catastrophes. Des déchirements, des tristesses, mais rien qui puisse nous donner l'angoisse de l'impuissance, du délaissement total. Et puis, nous savons que chaque épreuve n'est pas du négatif (Châtenay ne sera pas réalisé, Françoise ne sera pas normale, etc., etc.), mais une avance du Christ qui nous demande doucement : « Veux-tu te faire plus encore, veux-tu apprendre un peu plus l'amour, que le bonheur détourne ? » De tout

mon cœur, de tout notre cœur, j'espère que Françoise sera ce que nous aimerions qu'elle soit, mais si Dieu voulait autre chose, je ne suis pas sûr que nous ne trouverions pas **une plus grande joie spirituelle** à la faire cheminer à travers des voies obscures, qu'à en faire une petite bonne femme quelconque... » (6 octobre 1939, à *Paulette Mounier, sa femme*)

Chrétiens à corps perdu

« ... je me sens profondément calme et confiant devant la rechute de la petite. Ne crains pas de rien me préciser.

Six heures et demie. Je viens d'arriver dans ma chambre. En montant dans le demi-jour, je pensais à nos épreuves. Comme nous réalisons peu et mal cette situation chrétienne : **Viator**, le voyageur. Celui qui n'avance qu'en vue du but, n'est que par le but, méprise tous les petits ennuis du voyage parce qu'au bout il trouvera son but, les siens, son œuvre. J'essayais de retrouver des états d'adolescence, tout tendu vers l'imprévisible, l'univers où Françoise est la petite fille que nous possédons de toute notre âme au paradis (et qu'importe si son sommeil total se prolonge un peu plus, un peu moins), l'univers où nous devons vivre, qui est persécutif de l'éternité et présence du Christ, où toutes les déceptions du temps se mettraient immédiatement en place, toutes les souffrances se transformeraient immédiatement en offrande de joie. Nous essayons, à petits pas. Il ne nous reste plus qu'à devenir **chrétiens à corps perdu**, si nous ne voulons pas sombrer avec tout... » (17 octobre 1939, à *Paulette Mounier*)

Guéris de l'angoisse

« ... Françoise : l'épreuve continue, désespérément lente et persévérante. C'est actuellement une rechute faible, mais nette. Nous avons le cœur bien triste, tu sais... Mais nous sommes **guéris de l'angoisse...** » (19 janvier 1940, à *Paul Fraisse*)

La permanence de la Passion

« Et il y a les miracles secrets. Mais quand nous refusons chaque jour le miracle de la sainteté, le seul qui dépende de nous, pourquoi demanderions-nous des miracles gratuits ? Il faut sans doute que nous participions à la permanence de la Passion sur le temps, sur ces hommes que je croise dans la rue, sur les bureaucrates autour de moi qui m'exaspèrent, sur cette médiocrité que je laisse mordre sur moi, par autre chose que des articles ou des « élans généreux ». Je ne sais pour

qui travaille ce pauvre petit visage obscurci, cette plaie à notre côté pour des années et des années peut-être... » (3 mars 1940, à *Jérôme Martinaggi*)

« ... Quel sens aurait tout cela si notre petite gosse n'était qu'un morceau de chair abîmée on ne sait où, un peu de vie accidentée, et non pas cette blanche petite hostie qui nous dépasse tous, une infinité de mystère et d'amour qui nous éblouirait si nous le voyions face à face ; si chaque coup plus dur n'était une élévation nouvelle qui chaque fois, quand notre cœur commence à être habitué, adapté au coup précédent, est une nouvelle question d'amour. Tu entends cette pauvre petite voix suppliante de tous les enfants martyrs dans le monde et ce regret d'avoir perdu leur enfance au cœur de millions d'hommes qui nous demandent, comme un pauvre au bord du chemin : " Dites, vous qui avez votre amour, les mains pleines de lumière, vous voulez bien donner encore cela pour nous. "

Si nous ne faisons que souffrir — subir, endurer, supporter — nous ne tiendrons pas et nous manquerons ce qui nous est demandé. Du matin au soir, ne pensons pas à ce mal comme quelque chose qu'on nous enlève, mais comme quelque chose que nous donnons, afin de ne pas démeriter de ce petit Christ qui est au milieu de nous, de ne pas le laisser seul travailler avec le Christ...

... Je ne veux pas que nous perdions ces jours, parce que nous oublierons de les prendre pour ce qu'ils sont : des jours pleins d'une grâce inconnue... » (20 mars 1940, à *Paulette Mounier*)

« ... Je vous écris bien tristement. Avec des hauts et des bas, il semblait que Françoise démarrait un peu depuis janvier. On essayait d'Arcachon pour donner un coup de fouet. Et voilà qu'il y a quinze jours elle est tombée dans un grand silence, son beau regard ouvert du matin au soir sur Dieu sait quel mystère, sans un geste, sans un signe de connaissance. Un neurologue de Bordeaux, appelé, pense à une tumeur du cerveau, bien que la radio soit négative. Je vous écris parce que, si j'ai bon souvenir, il me semble que vous connaissez le Dr X. et qu'il vous avait parlé de cette hypothèse. Sans inquiéter P. de ce souci matériel, il faudrait, si le diagnostic se confirme, préparer les voies à une opération éventuelle. Je sais qu'elle est ruineuse, mais je veux bien endetter mon existence entière pour un regard d'enfant et je pense qu'on tiendrait compte de ma situation... » (11 avril 1940 à *Carmelle Dosse*)

«... Je sens comme toi une grande lassitude et un grand calme mêlés, je sens que le réel, le positif, c'est le calme, cet amour de notre petite fille se transformant doucement en offrande, en une tendresse qui la déborde, qui part d'elle, revient sur elle, nous transforme avec elle ; et

que la lassitude c'est seulement le corps qui est bien fragile pour cette lumière, et pour tout ce qu'il avait en nous d'habitué, de " possédant ", avec notre enfant qui se brise lentement pour un plus bel amour...

... Il n'y a qu'à être le plus fort que nous pouvons avec la prière, l'amour, l'abandon, la volonté de maintenir la joie profonde du cœur... »
(11 avril 1940, à *Paulette Mounier*)

« ... Tous nos désirs d'enfant résistent, se déchirent, ont mal : mais il faut bien le dire, n'est-ce pas, comme nous sentons fortement, ces jours, que nous entrons, avec la souffrance transfigurée — l'autre est laide, pas celle-là — dans notre condition d'hommes... Un de mes plus extraordinaires souvenirs, c'est le visage avec lequel un jour X... m'annonça la mort de son fils qu'il savait depuis deux heures. Une sorte de joie souveraine sur un bouleversement total, mais qui n'était déjà plus du bouleversement, un visage royal, et d'une simplicité, d'une simplicité de petit enfant. Aucun mot sur la joie de la souffrance chrétienne ne la fera comprendre comme d'avoir vu, une fois, un tel visage à un point culminant de son destin. Quoi qu'il arrive, c'est ce miracle que nous pouvons faire pour notre petite fille, pour mériter le miracle qui viendra de toutes façons puisque nous le demandons avec bonne volonté, qu'il soit le miracle visible de la guérison, ou le miracle invisible par le sacrifice d'une source infinie de grâce dont nous connaissons un jour les merveilles. Rien ne ressemble plus au Christ que l'innocence souffrante... »
(16 avril 1940, à *Paulette Mounier*)

« Lourdes, Lourdes ? Je suis hanté par ce nom depuis trois jours. Avoir le cœur assez simple pour se mettre en communion avec tous ceux qui ont cru à Lourdes. Civil, je crois que je ferais une folie, que je la mènerais à Lourdes pour ne pas raisonner là-dessus, sans **demander** le miracle matériel, mais pour me mettre dans le rang, et connaître la joie quand même de remporter un enfant toujours malade, la joie d'avoir cru à la gratuité de la grâce de Dieu (et non à son automatisme thérapeutique), la joie de savoir que le miracle n'est pas refusé à qui l'accueille à l'avance sous toutes ses formes, même sous ses formes invisibles, même sous ses formes crucifiantes, même peut-être à terme... Touchard a raison tu sais : combien Françoise **est** plus là qu'un petit gosse charmant et normal... » (17 avril 1940, à *Paulette Mounier*)

Le dernier acte

« ... Le dernier acte est commencé... Le diagnostic s'est refermé. Rafale d'encéphalite, qui laissera ma petite gosse si ravagée qu'il nous faut nous cramponner pour ne pas demander à Dieu de la reprendre... »
(5 mai 1940, à *Jérôme Martinaggi*)

« Le sort de Françoise n'est plus un coup de tonnerre dans les espoirs de l'été, mais un maillon fraternel de la grande misère des hommes, sans lequel nous serions un peu trop à l'arrière...» (11 mai 1940, à *Jacques Lefranq*, après l'invasion de la France)

« Présence de Françoise. Histoire de notre petite Françoise qui paraît glisser sur des jours sans histoire.

Le premier apprentissage fut de dépasser la psychologie du malheur. Ce miracle qui s'est un jour brisé, cette promesse sur qui s'est refermée la légère porte d'un sourire aboli, d'un regard distrait, d'une main sans projets, non, il n'est pas possible que ce soit hasard, accident. " Il leur est arrivé un grand malheur " : quelqu'un est arrivé, il était grand, et ce n'est pas un malheur. Nous ne nous sommes pas raconté des sermons. Il n'était qu'à faire silence devant ce jeune mystère, qui peu à peu nous a envahi de sa joie. Je me rappelle mes arrivées en permission à Dreux, à Arcachon, la dernière dans quelle angoisse... Je me sentais approcher de ce petit lit sans voix comme d'un autel, de quelque lieu sacré où Dieu parlait par un signe. Une tristesse mordant profond, profond, mais légère et transfigurée. Et tout autour d'elle, je n'ai pas d'autre mot : une adoration. Je n'ai sans doute jamais connu aussi intensément l'état de prière que quand ma main disait des choses à ce front qui ne répondait rien, quand mes yeux se risquaient vers ce regard distrait, portant loin, loin derrière moi je ne sais quel acte apparenté au regard, regardant mieux qu'un regard. Mystère, et qui ne peut être que de bonté, faut-il oser dire : une grâce trop lourde. Une hostie vivant parmi nous, muette comme l'hostie, rayonnante comme elle. »

« ... La guerre est venue, qui l'a noyé dans la grande misère commune. Ainsi immergé, le poids est devenu plus léger. La guerre a donné à P. les moments les plus atroces de solitude et d'angoisse, en septembre, en avril. Mais, malgré ces passes, elle a fini de nous guérir de la maladie de Françoise. Tant d'innocents déchirés, tant d'innocences piétinées ; ce petit enfant jour par jour immolé était peut-être bien notre présence à l'horreur du temps. On ne peut pas seulement écrire des livres. Il faut bien que la vie nous arrache périodiquement à l'escroquerie de la pensée, la pensée qui vit sur les actes et les mérites d'autrui.

Maintenant que la menace d'avril s'est écartée, maintenant qu'il apparaît que nous devons durer ensemble, Françoise, ma petite fille, nous sentons une nouvelle histoire intervenir dans notre dialogue : résister aux formes faciles de la paix signée avec le destin, rester ton père, ta mère, ne pas t'abandonner à notre résignation, ne pas nous faire à ton absence, à ton miracle ; te donner ton pain quotidien d'amour et de présence, poursuivre la prière que tu es, raviver notre blessure puisque cette blessure est la porte de la présence, rester avec toi.

Peut-être faut-il nous envier cette paternité tâtonnante, ce dialogue inexprimé, plus beau que jeux habituels... » (28 août 1940, *Entretiens X*)

Fraternité

« C'est autour du lit de notre enfant que nous sommes **avec** vous, dans cette vie inconnue de tous que nous menons avec elle, qui a ses événements comme toute autre vie, qui est peut-être plus riche qu'une expérience paternelle normale. C'est quand nous adorons, malgré nous, sans emphase, le mystère de bonté qui est dans ce beau regard perdu, qui ne cherche plus les objets ni les hommes, que notre **fraternité** avec vous est la plus vive. C'est l'épreuve de la foi que nous subissons... » (12 novembre 1940, à *Paul-Louis Landsberg*)

Nous avons rendez-vous

« Là-bas comme ici, n'est-ce pas, cette journée est pleine des cinq ans de notre petite Françoise. Notre tristesse, maintenant douce et reposée comme un regret mystérieux et riche, sera une prière pour que rayonne tout le bien que peut rayonner cette petite fille offerte par nous tous au grand autel du sacrifice où se consomment en ce moment tant de joies plus irréparables que notre épreuve à nous, déjà bénie de deux espérances nouvelles. Maintenant que nous n'avons sur elle plus d'espoir humain, ma plus grande tristesse est de voir, en me retournant, combien de jours nous la laissons seule, presque oubliée, avec la vie qui presse et pousse en avant et l'éloignement qui cicatrise les blessures. Et cependant elle est peut-être notre couronne, par quelque mystérieux dessein. Elle donne pour moi un sens concret, proche, familial, à l'au-delà : c'est le lieu où désormais **nous avons rendez-vous**, où nous serons, une fois nouvelle, père et mère d'un être absolument inconnu, que le mal n'aura pas traversé... » (9 mars 1943, à *son père*)

(Textes tirés de *Mounier et sa génération*, Seuil 1956)